391

700/1

LA

SCIENCE SOCIALE

SUIVANT LA MÉTHODE D'OBSERVATION

Fondateur : EDMOND DEMOLINS

25e Année — Deuxième Période — 67e et 68e Fascicules

LE PORTUGAL INCONNU

I

PAYSANS, MARINS ET MINEURS

PAR

Léon POINSARD

Droits de traduction reservés

PARIS

BUREAUX DE LA SCIENCE SOCIALE

Mars - Avril 1910

1910

ALFARRADISTA
SIMÕES
COMPRA E VENDA DE LIVROS
2ND BOOKS
Telef. 26618
R. Francis. Horta, 15 - 8000 FARO

Casa da Cultura António Bentes
S. Brás de Alportel
2-2
Biblioteca
Inv. N.º 2117
Cota N.º 423

Museu do Trajo
São Brás de Alportel
Centro de Documentação

III

LA PETITE CULTURE DANS LE MIDI

L'Algarve, ses caractères particuliers. — Un morceau d'Afrique rattaché à l'Europe. — Jardins et vergers de la zone maritime. — La montagne. — Colonisation des hautes vallées de l'est. — Fermiers et journaliers des basses terres. — Le métayage à la mode berbère. — Paysans montagnards de Monchique. — Le retard agricole en Algarve, ses causes et ses effets. — Ce que pourrait être le Midi portugais.

I. — L'ALGARVE.

L'Algarve est une étroite bande de terre qui forme l'extrémité méridionale du Portugal ; elle est nettement séparée du reste du pays par un bourrelet montagneux. Celui-ci est constitué : par la Serra de Caldeirao, dont l'altitude n'atteint pas 600 mètres, et dont les dernières ramifications dominent la vallée de Guadiana, puis par la Serra de Monchique qui dépasse un peu 900 mètres. D'un côté, c'est l'Alemtejo avec ses grands plateaux presque uniformes, déserts et arides; de l'autre, c'est un fouillis de vallons ombragés, d'un aspect à la fois pittoresque et gracieux, qui descendent par gradins successifs vers un rivage d'un caractère méditerranéen. Tout entière orientée vers le sud, la province d'Algarve se distingue nettement de sa voisine. Par sa physionomie, son climat, sa végétation, elle donne l'impression d'une terre extra-européenne, d'un morceau d'Afrique rattaché par hasard à notre continent.

Le sol même de cette province diffère profondément par sa constitution géologique de celui des autres parties du pays. Il est formé par des roches jurassiques, dont la décomposition a donné des argiles calcaires d'une bonne fertilité moyenne. Le climat est extrêmement doux ; le thermomètre descend rarement au-dessous de 5 degrés, et ne monte guère au delà de 34 ; il va sans dire que, dans les parties les plus élevées, les hivers sont un peu plus froids. Malheureusement, les pluies ne sont pas aussi abondantes qu'on pourrait le désirer. La Serra de Monchique, qui s'incurve à l'ouest, arrête les nuages de l'Atlantique et raréfie considérablement les précipitations dans l'intérieur de la province. Pendant l'hiver, l'arrosage est suffisant, mais il diminue vite au printemps, si bien que la plupart des rivières de l'Algarve mériteraient le nom du petit fleuve qui enveloppe Faro de ses multiples embouchures : le Rio Seeco [1]. En revanche, le massif de Monchique, gigantesque condenseur de vapeurs, est pour ainsi dire saturé d'humidité ; de toutes parts les sources et les ruisseaux sourdent et babillent au milieu d'une splendide verdure, pour aller bientôt se perdre dans la mer. On pourrait constituer là des réservoirs qui permettraient de doubler la production sur des milliers d'hectares. En attendant, les eaux des pentes sont captées en partie au moyen de procédés les plus élémentaires, et dans les bas fonds on creuse de larges puits, munis de norias actionnées par des manèges, où des bœufs de petite race tournent patiemment, les yeux bandés.

Malgré sa sécheresse relative, l'Algarve est une magnifique contrée, où prospèrent les arbres fruitiers les plus divers, depuis le châtaignier jusqu'au palmier-dattier ; les orangers, les amandiers, les figuiers, les oliviers, les caroubiers, unis aux cerisiers, aux pêchers, à la vigne, etc., y forment de délicieux vergers. Quand le sol est soigneusement travaillé, suffisamment arrosé et fumé, il produit toute l'année sans interruption les céréales, le maïs, le millet, les légumes, la pomme de terre, la

1. La précipitation moyenne, qui est de 113 millimètres en janvier à Faro, devient nulle en juillet et août. Pour toute l'année elle ne dépasse guère 40 centimètres.

Museu do Trajo
São Brás de Alportel
Centro de Documentação

patate douce. Bien aménagée, cette contrée deviendrait un vaste jardin, produisant une grande quantité de primeurs, qui trouveraient facilement de bons débouchés dans les villes populeuses du nord, surtout avec des transports organisés dans ce but. Les cultivateurs de l'Algarve ont été entraînés dans ce sens depuis une trentaine d'années par les besoins croissants des grands centres industriels de l'étranger. Ils pourraient faire bien davantage et porter leur province à un degré de prospérité comparable à celui de quelques régions privilégiées de la France, de la Hollande et du Danemark. Mais, dans cette partie du pays comme dans toutes les autres, le ressort social manque trop souvent de force et d'élasticité. Nous retrouvons ici, en effet, un régime de la propriété et du travail très analogue à ce que nous avons observé dans le nord. En Algarve, la grande propriété n'existe point, et la grande exploitation pas davantage. Ce sont la moyenne propriété et le petit fermage qui prédominent. Le plus souvent, le propriétaire est absent, et sa *quinta* est subdivisée en une foule de parcelles d'une valeur locative de 15 à 20 milreis (80 à 110 francs), remises à de petits paysans. Ceux-ci sont eux-mêmes fréquemment propriétaires d'un petit bien, insuffisant pour les faire vivre, et qu'ils complètent de cette façon. Dans quelques cas, la *quinta* est louée en bloc à un fermier principal qui sous-loue des parcelles à ses risques et périls; plus généralement, le propriétaire est représenté par un simple agent chargé de recevoir les fermages; ceux-ci, parfois, sont perçus en nature. Dans la zone basse et fertile qui s'étend entre le petit port de Tavira et le Guadiana, on observe une sorte de métayage : le paysan laboure, sème et récolte sur une parcelle, dont le propriétaire lui abandonne un cinquième de la récolte, système que l'on retrouve tel quel en Algérie et au Maroc. Plus au nord, dans les vallons qui séparent les hauteurs boisées, le sol a été défriché et acquis par des ouvriers ruraux, qui vont en bande travailler dans l'Alemtejo ou en Espagne; ils se privent de tout pour économiser et devenir propriétaires. Ces gens travaillent à la houe leur morceau de terre, n'ayant pour tout

bétail qu'un bourriquet, quelques chèvres, un porc, parfois une vache, et arrivent après trente ans d'un dur labeur à constituer un petit domaine, quand une calamité ne vient pas les chasser vers le Brésil ou l'Afrique.

Ces très petits cultivateurs s'attachent avant tout à produire les denrées communes nécessaires pour assurer leur subsistance, et faciles à vendre sur place pour se procurer l'argent comptant destiné au paiement du loyer et de quelques autres dépenses indispensables. Ne connaissant rien des besoins du dehors, des débouchés qu'on y trouve, des moyens d'y placer leurs produits, ils restent à la merci de quelques commissionnaires qui font les prix à leur guise. Cela explique la routine de la culture et la médiocrité relative de la production dans une région si favorable. Aujourd'hui encore, malgré de réels progrès, on se contente en Algarve de vivoter comme on le ferait dans un pays quelconque, au lieu de profiter des qualités exceptionnelles de la province pour en tirer de plus grands bénéfices. Un exemple entre cent fera bien saisir notre pensée : l'Algarve pourrait donner à profusion les fleurs les plus belles et les plus rares, mais on n'en cultive pas, et quand les familles opulentes de Lisbonne et de Porto en demandent pour orner leurs salons ou leurs tables, elles les font venir de Nice.

En dehors de l'agriculture il n'y a guère en Algarve que deux industries un peu importantes : celle des conserves de poisson et celle du liège. La première est naturellement concentrée sur la côte, principalement à Lagos, à Portimao et à Olhao, où se trouvent notamment les magnifiques usines Fialho pour la préparation des sardines et du thon à l'huile. Toute cette côte est d'ailleurs extrêmement poissonneuse et fournit à la population un aliment à bon marché. Quant à l'industrie du liège, elle est concentrée surtout à Faro et à Silves; mais on trouve de petits ateliers dans beaucoup de villages. Ces groupes ouvriers, ainsi que ceux de l'Alemtejo méridional, offrent aux produits de l'Algarve un débouché appréciable.

L'insuffisance des moyens de transport est certainement l'une

Museu do Trajo
São Brás de Alportel
Centro de Documentação

des causes principales de la stagnation de l'Algarve. Cette province est reliée au reste du pays par une seule ligne ferrée à voie simple qui joint Lisbonne à Faro, avec un embranchement vers Portimao à l'ouest et un autre vers l'embouchure du Guadiana à l'est. Dans tout le reste de la province, on ne trouve que quelques routes très médiocres, des chemins sans entretien, ou de simples pistes. Aussi les transports se font la plupart du temps à dos d'âne ou de mule, ou sur de lourdes charrettes à bœufs. La petite ville de Monchique, située dans la montagne du même nom, n'est séparée du chemin de fer que par une distance de 10 à 12 kilomètres en ligne droite. Cependant il n'existe aucune route digne de ce nom pour la relier à la station la plus prochaine. Pour gagner cette localité autrement qu'à pied, il faut se rendre par chemin de fer à Silves ou à Portimao et de là par voiture jusqu'à destination, ce qui représente un détour de près de 100 kilomètres. Ceci donne une idée assez précise de l'isolement dans lequel se trouvent la plupart des localités de la province. Du reste, les villes y sont rares ; le chef-lieu, Faro, n'a que 12.000 âmes, et c'est le centre le plus important de toute la province, qui reste une région essentiellement rurale.

En résumé, l'Algarve est un pays de petites gens, de modestes paysans livrés à eux-mêmes. Les riches y sont rares, mais la misère y est à peu près inconnue. Chacun vit le plus possible sur son fonds avec une grande simplicité, en fournissant un travail d'une activité moyenne, et en profitant aussi de la douceur du climat et de l'abondance des produits quasi spontanés du sol et des eaux, comme les fruits et les coquillages. Les moyens sont très limités, aussi ne fait-on presque rien en grand et avec perfection. L'association rendrait dans cette province les plus signalés services, si elle était organisée et conduite par des hommes d'initiative et de savoir. Elle pourrait développer chez les paysans : l'instruction technique par la ferme-école et par les champs de démonstration ; la production par la coopération en vue de l'irrigation, des achats et des ventes ; la sécurité et le crédit par les caisses mutuelles d'assurances et de prêts, etc. Voilà une belle tâche offerte au bon vouloir des

Museu do Trajo
São Brás de Alportel
Centro de Documentação

hommes instruits qui, en Algarve comme ailleurs, perdent actuellement leur temps dans les luttes stériles de la politique.

Les deux études qui suivent vont faire ressortir ces constatations par des exemples précis. La première décrit une famille de la région maritime, et la seconde un paysan propriétaire de la montagne.

II. — MARAICHER DE FARO.

La première famille est celle d'un maraicher-journalier des environs de Faro[1], agréable petite ville bâtie à l'issue d'une vallée où se réunissent plusieurs rivières. Quand on sort de la ville, le terrain ne tarde pas à se vallonner en tous sens et à s'élever en pente douce vers les montagnes du nord. Les coteaux et les fonds sont couverts de champs de céréales, de vignobles ou de vergers; les sommets des collines lavés par les pluies, sont envahis par des buissons que les paysans brûlent de temps en temps pour prendre une récolte de seigle. Cette région produit une quantité considérable de fruits : oranges, amandes, figues, raisins, etc., ainsi que des caroubes, sorte de gousse à pulpe très sucrée dont on tirait autrefois de l'alcool, et qui sert aujourd'hui surtout à l'alimentation du bétail[2]; tout cela est exporté principalement par mer, en même temps que les conserves de poisson et le liège. Comme la demande va croissant, Faro tend à se développer, bien que sa situation maritime soit des plus médiocres. Le port, dépourvu de quais et de bassins, n'admet que des bateaux calant au plus 2 mètres; les autres doivent rester en pleine mer, et communiquer avec la ville par des allèges. Il faudrait d'ailleurs de grands travaux pour créer là un port de commerce, car la position est peu favorable.

1. Monographie faite avec le concours de M. l'ingénieur Mello de Mattos.

2. Le caroubier est un arbre à grande production, donnant souvent plus de 200 kilos de fruits par pied. Ce sont les exigences fiscales qui ont fait abandonner la distillation de la caroube. On aurait pu alors utiliser ce fruit sur place pour l'élevage du bétail, mais on préfère le vendre pour l'exportation en Angleterre au prix de 8 à 10 francs les 100 kilos.

Faro n'en est pas moins à la fois le chef-lieu et le marché principal de toute l'Algarve. Si les moyens de communication étaient meilleurs, l'affluence des produits et le trafic maritime prendraient certainement encore un développement sensible.

Le territoire environnant se partage entre la moyenne et la petite propriété, mais la première occupe une bien plus grande superficie que la seconde. Nous avons visité une *quinta* située à courte distance de la ville, et qui représente assez bien le type de ce qu'on appelle la grande propriété dans cette région. Sa valeur est estimée à environ un million de francs; le propriétaire qui, par exception, réside sur son domaine, en exploite une partie par des plantations d'arbres fruitiers, entre lesquels on cultive des céréales. Il se plaint des maladies variées qui atteignent les arbres. L'oranger est attaqué par la racine, dépérit et meurt; l'olive est percée par un ver, ce qui diminue sa valeur; la vigne a grandement souffert du phylloxera. Ces fléaux ont causé et causent encore des pertes sérieuses. Il ne semble pas du reste qu'on se préoccupe beaucoup de les combattre. Le reste de la propriété, situé en terrain plat, est loué par parcelles de quelques ares à des paysans du voisinage, qui cultivent la pomme de terre, les légumes et l'orge. On pourrait y faire aussi avec plein succès les plantes et fleurs d'ornement, médicinales ou pour la fabrication des parfums. De grands puits ont été creusés pour atteindre à 10 ou 12 mètres de profondeur une couche aquifère très abondante; chaque puits est muni d'une noria qui élève l'eau et la déverse dans un bassin, d'où elle s'écoule par des canaux en béton pour aller irriguer toutes les parties basses de la quinta. Cet arrosage est indispensable dans une contrée qui ne reçoit guère plus de 40 centimètres d'eau par an. On nous assure que cette propriété, surveillée par le maître, donne un excellent revenu, et que les paysans, de leur côté, tirent de cette terre arrosée au moins trois récoltes par an.

L'ouvrier que nous allons étudier, habite un peu plus loin dans un village appelé Conceiçao, bâti au pied même des collines qui entourent Faro, à 24 mètres d'altitude. On y compte 1.150 habitants, presque tous cultivateurs. Le sol argilo-calcaire est d'une

bonne fertilité, et les puits fournissent beaucoup d'eau. Une route relie le village au chef-lieu. Le chef de famille est âgé de 48 ans et sa femme de 45 ans. Ils ont trois enfants : Manoel, 23 ans, Gertrude, 21, Joao, 15. Le père de l'ouvrier, veuf et âgé de 69 ans, habite avec la famille.

Notre homme exerce la profession de jardinier-maraîcher; il cultive avec l'aide de sa femme et de son plus jeune fils un jardin de 16 1/2 ares, loué dans une *quinta* et irrigué avec de l'eau de puits, où il récolte des légumes portés au marché de la ville, ainsi que les fruits d'un verger qui lui appartient. En outre, il fait au dehors un certain nombre de journées comme ouvrier rural; son père, son fils aîné et sa fille travaillent également aux champs.

Cette famille possède : 1° la maison qu'elle habite; elle est bâtie partie en pierres maçonnées avec de l'argile, partie en bois; derrière se trouve une cour, avec une étable, un cellier, un four et un toit à porcs. L'habitation, divisée en trois chambres, est proprement blanchie à la chaux en dedans et en dehors; 2° un verger en terrain sec, c'est-à-dire privé de puits, d'une superficie de 2 hectares environ et planté d'arbres fruitiers : orangers, amandiers, caroubiers, oliviers, etc. ; entre les arbres, on sème de l'orge et du blé. La valeur totale de la maison et du terrain est estimée à 350 milreis (un peu plus de 1.900 fr.); le produit annuel moyen est de 22 milreis (120 fr. à peu près). Ajoutons que le code civil est appliqué en Algarve sans aucune réserve, ce qui entraînerait le partage en cas de décès du père. Les animaux entretenus sont : une vache en toute propriété valant 67.500 reis (370 fr.); une autre vache avec son veau, valant 72 milreis (un peu plus de 400 fr.); celle-ci est élevée de compte à demi avec un propriétaire voisin, qui a fourni l'animal moyennant partage des produits; deux porcelets élevés dans les mêmes conditions, c'est-à-dire avec partage du produit par moitié, estimés 9.600 reis (environ 52 fr.); une ânesse, 18 milreis (100 fr.); huit poules, 2.400 reis (13 fr. 30). Le matériel se limite à une charrue, avec quelques outils à main, le tout valant 4.800 reis (27 fr.). Le mobilier, très simple, comprend : 2 lits de fer, 2 grabats en planches,

1 buffet, une commode, 1 table, 6 chaises, 1 petit coffre, 1 machine à coudre à main, le tout pour une valeur de 40 milreis (220 fr.), y compris un peu de linge et quelques ustensiles de cuisine. L'actif total s'élève à 2.850 francs à peu près. Essayons maintenant de déterminer les recettes annuelles.

Elles proviennent d'abord des produits vendus, savoir : amandes, 3.600 reis (20 fr.); millet, 2.800 reis (15 fr. 50); haricots, 1.400 reis (7 fr. 75); patates, 6 milreis (33 fr. 30); légumes, 6 milreis (33 fr. 30); volailles et œufs, 5.200 reis (28 fr. 60); produits des animaux, 18 milreis (100 fr.); au total : 238 francs à peu près. Il faut ajouter le salaire des journées faites au dehors; les hommes sont payés 280 reis (1 fr. 55), ce qui pour un ensemble de 600 journées environ représente un total de 930 francs; la fille reçoit 120 reis (0 fr. 66), soit pour 250 à 260 journées à peu près 170 francs. Nous arrivons ainsi à un total général qui doit approcher de 1.350 francs, année normale.

L'évaluation des dépenses peut s'établir ainsi. Le loyer du jardin est de 10 milreis (55 fr. 50). Les dépenses d'entretien sont d'environ 200 francs. Les achats d'hiver nécessités par l'exploitation ne dépassent guère 50 francs. L'alimentation, fournie en partie par le jardin et le verger, est comme toujours très frugale : le pain bis, le poisson très abondant et bon marché, le millet, les légumes, en sont, avec un peu de vin, les éléments ordinaires; ces gens ne mangent de la viande que très rarement; les achats se limitent donc à l'épicerie, au poisson, au vin, et de temps en temps à un morceau de viande de porc ou de mouton, soit une dépense journalière d'environ 2 francs, ce qui représente pour l'année entière une somme de 730 à 750 francs. L'impôt direct prend 16 fr. 75, et il faut compter pour l'imprévu 50 francs en chiffre rond. Le total peut varier entre 1.125 et 1.200 francs, selon les circonstances. On voit que l'écart entre la dépense et la recette est faible et ne permet pas une épargne importante. Du reste, il n'y a pas encore longtemps que les enfants sont en âge de gagner une journée d'ouvrier. Les rentrées étaient donc sensiblement moins fortes il y a quelques années, et la famille a passé alors plus d'un moment difficile.

Le mode d'existence de ces petits paysans est assurément fort étroit, mais leur naturel ouvert et gai, le peu de complication de leurs besoins, la douceur du climat, leur permettent de supporter facilement leur pauvreté. La maison est tenue avec une grande propreté, mais les soins du corps sont très négligés. Pour ce qui concerne la santé, on se préoccupe peu des petites indispositions, et dans les cas plus graves, on fait appel, non pas au médecin, dont on se méfie et qui coûte trop cher, mais à un guérisseur empirique, généralement le barbier du village, qui traite ses clients par la saignée et par l'emploi des simples. La famille lui paie un abonnement en nature, fixé à 20 litres de millet par an. On rencontre aussi quelques spécialistes du sortilège et de la divination. Parmi cette catégorie d'ouvriers, on est friand de distractions ; chaque dimanche, on se rend l'après-dînée au cabaret, les jeunes gens pour danser, les autres pour jouer aux cartes ou au palet. D'ailleurs, on se borne généralement à boire quelques verres de vin; l'ivrognerie et le désordre sont rares.

Cette famille, comme ses voisines, ne peut guère compter que sur elle-même, car les appuis extérieurs font défaut d'une façon à peu près complète. Les gens aisés sont très clairsemés, et la paroisse n'a point d'institutions charitables ; l'hôpital le plus proche est à Faro, et on n'y va qu'à la dernière extrémité. On se donne un coup de main à l'occasion entre voisins, notamment pour l'égrenage du millet, mais chacun est trop besogneux pour pouvoir s'occuper beaucoup des autres. Il faut donc s'arranger pour se tirer d'affaire de son mieux avec les petits moyens dont on dispose.

L'instruction est très faible dans ce petit groupe. L'aîné des fils sait un peu lire et écrire ; le plus jeune apprend actuellement, mais sans beaucoup de succès ; tous les autres sont illettrés. La paroisse est pourvue d'une école mixte tenue par une institutrice; les enfants devraient la fréquenter de six à douze ans, mais elle est très insuffisante. Au point de vue religieux, ces gens se bornent à assister à la messe du dimanche et à observer la communion pascale.

D'ailleurs, l'esprit religieux est faible dans toute l'Algarve.

Les charges publiques supportées par le ménage sont : l'impôt foncier, montant à 2.820 reis (15 fr. 60) partagés entre la commune et l'État; la taxe paroissiale, 200 reis (1 fr. 10). Les taxes indirectes doivent s'élever à une quarantaine de francs. Le père a fait trois ans de service militaire; le fils aîné, ayant tiré au sort un numéro élevé, a été versé directement dans la réserve. Le chef de famille est électeur municipal et politique à titre de contribuable.

L'Algarve ne reçoit presque aucune immigration, la main-d'œuvre étant suffisante pour les besoins. En revanche, elle envoie au dehors, surtout au Brésil et en Argentine, un bon nombre d'émigrants. Quelques-uns reviennent, mais contrairement à l'usage répandu dans les autres provinces, beaucoup se fixent dans leur nouvelle patrie. Cela vient probablement de ce fait que beaucoup de gens au Nord partent après le mariage, en laissant une famille au pays. En Algarve, ce cas est plus rare; les émigrants s'en vont libres, ce qui leur permet de se marier au dehors et d'y rester.

Cette catégorie d'ouvriers ne manque ni d'intelligence, ni d'ardeur au travail, ni même souvent d'esprit d'économie. Mais elle est maintenue dans sa position médiocre par le taux très minime des salaires, qui résulte lui-même de la faible activité du commerce des denrées agricoles. Faute de débouchés suffisants, les prix restent bas, les bénéfices sont restreints, la culture demeure routinière, peu variée, relativement peu productive. Elle ne peut employer qu'une main-d'œuvre très bon marché. Celle-ci supporte donc en dernière analyse le poids d'une situation qu'elle ne peut modifier par son seul effort. La classe des petits propriétaires et des fermiers n'est d'ailleurs pas plus favorisée, car pour les mêmes raisons, elle ne tire de son travail qu'un maigre revenu, alors qu'avec une meilleure organisation de la culture et du commerce, une véritable aisance pourrait transformer la situation économique de cette contrée.

La famille que nous venons de décrire représente un type

très fréquent dans toute la province, mais surtout dans la zone maritime.

II. — PAYSAN DE MONCHIQUE.

La seconde observation porte sur un paysan-propriétaire des environs de Monchique[1]. La Serra de Monchique forme dans l'angle sud-ouest du Portugal un massif très pittoresque. Ses contreforts s'étendent à une assez grande distance, tombant d'un côté en pente assez douce jusque dans l'océan et formant de l'autre une presqu'île allongée que terminent deux promontoires célèbres : le cap St-Vincent et la pointe de Sagres. C'est sur cette dernière que la tradition place l'observatoire de Henri le Navigateur, ce prince qui fut, dit-on, le grand promoteur des entreprises maritimes des Portugais. Nous savons qu'en réalité, ce mouvement fut déterminé par des causes complexes, et non par l'initiative d'un seul homme.

Ces montagnes, dont le principal sommet atteint 905 mètres, sont assez élevées pour arrêter et condenser les vapeurs venues de la mer ; mais elles n'ont pas cependant une altitude suffisante pour constituer une zone froide. Aussi, grâce à leur sol fertile et aux pluies relativement abondantes qu'elles reçoivent, elles restent couvertes toute l'année, de la base au sommet, d'une magnifique végétation. Les pentes sont plantées de châtaigniers et de chênes-lièges, sapins, etc., et les vallons sont tapissés de jardins, de vergers, de champs de maïs ou de céréales ; le chêne-liège occupe les parties les plus sèches. La culture est conduite par des moyens très primitifs. L'irrigation est relativement perfectionnée ; les eaux sont dirigées et distribuées au moyen de canaux souterrains. Comme le paysan se montre laborieux, le résultat est assez satisfaisant. Le climat est tempéré, un peu humide en hiver, surtout dans les parties les plus élevées, mais cependant très sain ; on envoie dans la montagne

1. Précis fait avec le concours de M. le Dr Bentes Castel-Branco.

de nombreux malades des régions voisines, soit pour y respirer un air plus tonique et plus frais, soit pour prendre les eaux thermales qui en sortent. Le centre principal de la région est la petite ville de Monchique qui, malgré ses 5.000 habitants et son éclairage à l'acétylène, a toutes les allures d'un gros bourg, avec ses rues tortueuses et accidentées et ses petites maisons basses. Ce n'est d'ailleurs en effet qu'un marché rural sans industrie, très isolé; nous avons déjà dit que cette ville n'est pas reliée au chemin de fer, qui traverse la serra à quelques kilomètres à l'est. La seule bonne route est celle qui descend d'un côté vers Portimão, situé à 24 kilomètres, et de l'autre vers Sabaia à 27 kilomètres. Les autres chemins sont presque tous sans entretien et à peu près impraticables en hiver. Dans ces conditions, le transport des denrées devient très onéreux, ce qui paralyse leur exportation. Avec de bons moyens de communication, cette contrée pourrait fournir au commerce peut-être dix fois plus de produits qu'elle ne lui en donne actuellement.

La grande propriété est très rare dans la montagne. On y trouve quelques domaines dont la valeur peut atteindre de 200 à 400 contos de reis (1 à 2 millions de francs). Mais ce sont là moyenne et la petite propriété qui occupent la plus grande superficie. La très petite propriété est fréquente. D'ailleurs, la petite exploitation est la règle, et elle se fait soit par le propriétaire, soit par des fermiers qui, le plus souvent, acquittent leur redevance en nature. Bien des propriétaires de la serra appliquent aussi ce système de métayage élémentaire que nous avons déjà signalé, par lequel l'ouvrier se charge de cultiver une parcelle moyennant l'abandon d'une partie de la récolte, qui varie du cinquième à la moitié. Les gens de cette région sont, en général, âpres au gain et très économes; leur ambition est d'acquérir un lopin de terre, ou de l'arrondir quand ils ont pu s'en rendre maîtres. Beaucoup de paysans, afin de compléter leurs ressources, se livrent à certaines fabrications domestiques; les uns font de la chaussure pour les fabricants des grandes villes, et notamment de Lisbonne; d'autres travaillent le sparte ou le liège; leurs salaires sont minimes : 240 reis (1 fr. 32) par

jour. Il existe aussi quelques petits centres où l'industrie des bouchons se maintient avec des ouvriers spécialistes, qui sont les plus démoralisés de toute la province[1].

En résumé, cette magnifique région pourrait devenir un centre très fructueux d'élevage, — actuellement la viande est très rare, à l'exception du porc et du mouton. La production des primeurs et des fruits serait aisée à développer, ayant ses débouchés dans les grandes villes du nord. Pour le moment, et probablement pour longtemps encore, c'est un pays de petites gens, vivant repliés sur eux-mêmes, dans une condition qui s'élève assez rarement au-dessus de la pauvreté, et dans beaucoup de cas confine à l'indigence.

La famille Palmeira habite un village de 150 habitants, appelé Caldas de Monchique et situé dans une étroite vallée, à l'altitude de 250 mètres, c'est-à-dire à près de 200 mètres au-dessous du chef-lieu. Des sources chaudes s'échappent ici de la montagne. Une station thermale, installée dans cet endroit, y attire chaque année un millier de baigneurs, venant presque tous de l'Algarve. La vallée est dominée par des pentes si abruptes, que la culture ne peut s'y installer; elles sont en partie couvertes de châtaigniers ou de pins; sur les sommets on ne trouve plus que des buissons de cistes épineux. Deux ruisseaux se réunissent à Caldas pour former une petite rivière; leurs rives étroites sont couvertes de cultures — millet, pommes de terre, légumes et vergers — qui s'élèvent jusqu'à une certaine hauteur au moyen de terrasses dont la construction exige beaucoup de temps et de travail. Les futaies de châtaigniers doment du bois de charpente, des châtaignes et un peu d'herbe. Les malades qui fréquentent les thermes laissent dans le pays quelque argent, ce dont on se ressent dans tout le voisinage et aussi à Monchique.

Manuel da Palmeira est âgé de trente ans, et sa femme Julia da Gloria en a vingt-sept; ils ont une fillette de deux ans. Le mari est propriétaire-cultivateur; il se fait aider de temps en

1. L'industrie du liège traverse actuellement une crise pénible. V. sur ce point la monographie du bouchonnier de Barreiro, dans notre quatrième partie.

temps par des journaliers; mais le plus souvent il reçoit de ses voisins une aide qu'il leur rend à l'occasion. La femme tient son ménage, travaille un peu aux champs et fait des journées comme lavandière. En outre, Palmeira prépare des viandes fumées et du charbon de bois pour les vendre à Portimao et à Monchique. Le ménage possède par héritage : 1° une très petite et pauvre maison comprenant une cuisine, une chambre et un fournil; 2° un domaine d'une étendue de 30 hectares environ, dont la plus grande partie n'est pas cultivable à raison de la déclivité excessive. Le tout ensemble vaut à peu près 600 milreis (3.300 fr.). Ici, les successions sont régies exclusivement par le code civil; on nous dit à ce propos qu'il n'est pas habituel dans la contrée de prendre des dispositions testamentaires; aussi arrive-t-il assez fréquemment que des familles sont ruinées par les liquidations judiciaires, dont les frais sont excessifs.

La maison est garnie d'un mobilier rustique en bois de châtaignier. Le lit est un simple matelas posé sur les coffres où on serre la récolte de grains. Les meubles et les ustensiles se réduisent du reste au strict nécessaire. Le linge est fabriqué à la main avec le lin filé par la femme en hiver. Lorsque ces gens ont besoin de vêtements ou de souliers, ils font venir en journée le tailleur ou le cordonnier, ce qui permet de payer au moins partiellement en nature le salaire de l'ouvrier.

Le ménage vit principalement des produits du domaine et, en outre, il vend en petite quantité des haricots secs, des pommes de terre, des oranges, de l'huile, des œufs et quelques poules. Le total des ventes ne dépasse pas, année moyenne, 600 milreis (330 fr.)[1]. En outre, ces paysans trouvent des ressources accessoires notables, d'abord dans leur petit commerce de viande fumée, et surtout dans l'affluence des baigneurs, qui, pendant l'été, consomment des denrées locales, et emploient les villageois, ainsi que leurs ânes, comme guides ou comme montures pour des courses dans la montagne. Il va sans dire que ce travail est rémunéré dans des conditions très variables, selon la

1. Nos calculs sont approximatifs, car ces gens n'écrivent rien.

Museu do Trajo
São Brás de Alportel
Centro de Documentação

générosité des clients. Le salaire habituel des journaliers ne dépasse pas 240 reis (1 fr. 32) pour les hommes, et la moitié de cette somme pour les femmes.

Les dépenses principales du ménage ont pour but la nourriture et l'entretien. L'alimentation est frugale; elle se compose principalement de pain, de légumes, de millet, de châtaignes, de fruits, de poisson salé et d'un peu de viande de porc. On boit du vin, et aussi une quantité plus ou moins forte d'eau-de-vie fabriquée avec le fruit de l'arbousier. L'entretien est peu coûteux, car les vêtements de travail sont sommaires, et ceux du dimanche durent des années. Grâce à cette série de circonstances favorables, les familles de ce type peuvent réaliser des économies qu'elles emploient, bien entendu, à agrandir leur domaine. Nous avons constaté déjà maintes fois l'amour des paysans portugais pour la terre. Ici, ils se disputent si âprement les meilleures parcelles, que leur prix a augmenté bien au delà des limites raisonnables, tandis que le revenu tombait à peu de chose.

Le mode d'existence des paysans de Caldas, de Monchique et des environs, présente certains traits plus accentués que ceux déjà observés. L'aisance relative des petits propriétaires, nombreux dans la contrée, a développé le crédit dans une certaine mesure; ailleurs, on paie presque toujours comptant; ici les commerçants attendent volontiers que leurs clients aient réalisé de l'argent; du reste, les mauvais payeurs sont rares. Si la vie de ménage reste extrêmement simple, on dépense plus facilement au dehors, surtout au cabaret, où on passe une bonne partie du dimanche à jouer aux quilles ou aux cartes en buvant de l'eau-de-vie. L'ivrognerie est assez fréquente, et il semble qu'elle amène des cas de dégénérescence regrettables. En dehors de l'aide mutuelle que se prêtent à l'occasion les paysans, ils ne trouvent aucun appui extérieur. Du reste, les miséreux sont rares. Au besoin, on en soigne quelques-uns à l'établissement thermal, et il existe à Monchique un hôpital; la charité privée fait le reste.

Les époux Palmeira ne savent ni lire ni écrire, comme la plu-

part de leurs voisins, parmi lesquels on compte 80 % d'illettrés. Il existe à Monchique des écoles gratuites, mais elles sont insuffisantes et peu fréquentées. L'esprit religieux est généralement faible parmi cette population.

Les impôts directs payés par la famille sont : l'impôt foncier versé à l'État et montant à la somme de 10 milreis (55 fr. 50); la taxe communale, qui atteint ici le maximum légal, monte pour notre paysan à 6 milreis (33 fr. 30); enfin 500 reis (2 fr. 75) pour le service du district ou département. Quant à l'impôt indirect, il doit être calculé à raison de 6 à 7 p. 100 des dépenses d'entretien et de nourriture.

Cette courte notice, qui nous montre un type répandu dans les montagnes de Monchique, révèle une situation assez sensiblement différente de ce que nous avons observé précédemment [1]. Les petits propriétaires de cette contrée, avantagés par l'abondance de la production fruitière, spécialement de la châtaigne, ont une existence plus assurée, plus facile, que celle des gens de la même catégorie dans les autres parties du pays. Aussi cette région est une de celles qui fournissent la moindre émigration. Mais l'étroitesse du milieu où les hauteurs abruptes repoussent souvent toute autre culture que celle du châtaignier, rend extrêmement difficile l'élévation du type, qui reste confiné dans une paisible médiocrité. Pour amener dans la serra une aisance plus large et des moyens de succès plus efficaces, il faudrait ouvrir des voies de communication faciles, et créer des industries locales utilisant la force hydraulique et les matières premières dont le pays est bien pourvu. On en tirerait des avantages plus étendus que ceux dont Caldas est redevable aux baigneurs qui fréquentent ses thermes, car l'influence de cette foule oisive est plutôt nuisible au point de vue moral. Cela ne veut pas dire, du reste, que l'industrie des étrangers est ici négligeable. Cette région si pittoresque et si salubre serait très propice à l'établissement de sanatoria destinés aux malades atteints d'affections chroniques, et aussi de stations de villégiature.

1. V. cependant plus haut la monographie du paysan-propriétaire de Louza.

Museu do Trajo
São Brás de Alportel
Centro de Documentação

Tout cela fournirait aux denrées de la région un débouché local appréciable.

La vie publique n'offre ici qu'un très médiocre intérêt. Les affaires communales sont conduites par des hommes peu instruits qui sont menés dictatorialement par l'administrateur du *concelho*, délégué du gouvernement. Quant aux choses de l'État, elles demeurent incomprises, et les élections sont faites sous la direction des chefs de parti, qui se disputent l'influence par des promesses et des faveurs. Ce n'est là qu'une agitation superficielle, qui a pourtant l'inconvénient de diviser la population en clans rivaux, entre lesquels les compétitions et les intrigues font souvent naître des inimitiés et des rancunes regrettables.

Ces rapides observations suffisent pour montrer que la condition actuelle de la petite culture est sensiblement la même dans l'Algarve et dans les provinces du nord. Partout elle manque de direction, de connaissances techniques, d'outillages et de capitaux. Elle emploie traditionnellement des méthodes de culture qui n'ont guère varié depuis de longs siècles. L'irrigation, élément si nécessaire de l'exploitation agricole dans un tel pays, est pratiquée par des moyens si élémentaires, qu'elle utilise presque exclusivement les eaux qui se présentent d'elles-mêmes à sa portée. Les travaux d'art indispensables pour employer toutes les ressources en eau disponibles dans le pays manquent à peu près totalement. Le bétail est réduit au minimum, faute de moyens d'alimentation. La pénurie du cheptel amène celle des fumures et celle-ci fait la pauvreté des rendements. Aussi, d'une manière générale, la petite culture ne réussit qu'à nourrir médiocrement le cultivateur: celui-ci ne dispose pour le commerce que d'une faible quantité de produits, le plus souvent d'espèce commune et de qualité très ordinaire, qu'il vend à bas prix dans son voisinage. Il est vrai que les fermages étant très souvent réglés en nature, une partie notable de la production est envoyée sur le marché par les propriétaires. Mais, d'une part, cela ne change rien à la nature et à la qualité des denrées, et, de l'autre, cela montre à quel point le paysan manque

d'argent. Ce dénuement en fait un bien mauvais client pour l'industrie, et nous aurons à relever plus tard les conséquences graves de cet état de choses.

Dans le centre du pays, la situation se présente sous un aspect différent, car la grande culture y joue un rôle capital. Cependant, les petites exploitations s'y rencontrent aussi, et donnent des résultats dont la comparaison ne sera pas inutile.